


# DISCOURS

*PRONONCÉ le jour de l'ouverture du Cours d'accouchement, le 21 Frimaire an IX Républicain, dans la salle de l'Institut de santé, par F. H. LARREY, Chirurgien en chef des Hôpitaux de Nîmes, Membre de la Société médicale de Paris, de l'Institut de santé et de salubrité du département du Gard, etc.*

---

CHEZ tous les peuples, même les plus barbares, la naissance d'un enfant est célébrée comme un heureux événement, et la nature dont les moyens sont toujours aussi simples que sûrs, met ainsi à profit, pour la conservation de l'espèce, les affections qu'elle inspire à chaque individu. Mais combien de fois ne voit-on pas les premiers élans de la joie d'une famille changés en accens de douleur! Combien de mères,

combien d'enfans ne voit-on pas succomber au travail de l'accouchement, lorsque le plus léger accident le précède ou le suit ! Si les secours de l'art ne sont pas administrés avec méthode et par des gens instruits, si une routine aveugle et meurtrière guide seule la main d'une sage-femme, que l'amour-propre et une fausse honte empêchent presque toujours d'appeler à temps un accoucheur, la mère et l'enfant périssent ; ou si un heureux hasard conserve la vie à l'un ou à l'autre, il traîne dans la douleur et les infirmités sa malheureuse existence.

Tels sont cependant les résultats trop ordinaires du défaut d'instruction des sages-femmes, dans un art très-simple en lui-même, et leurs fautes, leurs erreurs sont d'autant plus funestes, qu'elles portent à la fois le deuil dans les familles, et dessèchent dans sa source, le premier moyen de prospérité de l'État, la population.

Les Monarques, quelquefois des simples particuliers ont cherché, en faisant instruire les sages-femmes, à prévenir dans les petites villes, et surtout dans les campagnes, le fléau destructeur qui donne la mort à l'homme au moment même où il vient à la vie ; mais ces établissemens n'ont produit qu'un bien éphémère comme eux. Il appartient au Gouvernement républicain, à des administrateurs placés près du peuple, et toujours occupés de son bonheur et de ses besoins, de prendre des mesures efficaces et durables sur un objet aussi important. Tel a été le motif de la création d'un cours d'accouchement dans le département du Gard, et l'on doit en attendre les plus heureux résultats, si mon zèle et mes efforts sont couronnés d'un succès qui remplisse les intentions bienfaisantes du premier Magistrat du Département, qui, par la formation de l'Institut de santé et de salubrité, vient de prouver que rien

n'échappe à son active prévoyance de tout ce qui peut concourir à la conservation des hommes.

Quel est le citoyen qui n'a pas gémi mille fois des pratiques barbares de certaines sages-femmes, qui, dans le cas embarrassant pour elles, et lorsque l'enfant présente le bras ou la jambe font l'amputation ( ou la font faire ), tandis que le reste du corps demeure enclavé ? Souvent, dans les accouchemens difficiles, ou que leur ignorance a rendu tels, elles se servent d'un crochet de fer, soit celui d'une lampe, ou de tout autre instrument semblable. Combien de fois n'ai-je pas été appelé, mais trop tard, pour empêcher ou réparer les maux produits par une ineptie plus funeste et plus cruelle que ce fléau dévastateur de la guerre ! Mais je n'affligerai pas plus long-temps vos cœurs, par l'aspect d'un tableau aussi déchirant ; le mal existé, il est reconnu, il s'agit de le prévenir, et c'est le but du Cours d'accouchement. Puisse cet établissement utile se propager dans tous les Départemens. Les frais modiques qu'il occasionne, procureroit au Gouvernement un avantage hors de toute proportion, si la meilleure instruction des sages-femmes sauvoit cent enfans par année dans chaque Département ; et le zèle qui caractérise ces femmes précieuses, doit faire espérer de plus grands succès. Je n'omettrai rien de ce qui dépendra de moi pour les préparer, et faire bénir dans les campagnes, par la voie respectable du pauvre, l'Administration qui s'occupe des moyens d'éloigner la mort de l'homme naissant, de conserver aux familles des individus toujours chers, et à l'état des citoyens toujours précieux.

---

## *Des qualités des Sages-femmes.*

Si les sages-femmes ignoroient les dispositions nécessaires pour acquérir les connoissances utiles à leur profession, elles s'exposeroient à la perte de leur temps, et à la honte qui suit les mauvais succès. En leur faisant connoître ces qualités, c'est leur donner les dispositions nécessaires pour les progrès des connoissances dans cette profession utile.

Il faut du travail, secondé de l'étude anatomique, surtout des connoissances sur la géométrie du bassin de la mère et des parties de l'enfant, pour pouvoir exercer avec succès la pratique des accouchemens; car on se flatteroit en vain, en croyant que des connoissances purement spéculatives, fussent suffisantes pour l'exercice de cet état.

### ARTICLE PREMIER.

Celles qui se destinent à l'exercice des accouchemens, doivent être jeunes. L'étude de cet art est longue et trop pénible, pour qu'une femme d'un certain âge, qui a laissé écouler le temps favorable, puisse y faire quelques progrès. D'ailleurs, à cette époque, les facultés intellectuelles sont affoiblies.

### I I.

Les personnes foibles et valétudinaires ne peuvent exercer la pratique des accouchemens, le défaut de leurs forces les met quelquefois dans l'impossibilité d'agir et de supporter les fatigues que la profession de sage-femme exige; car il faut souvent des manœuvres si fortes pour changer la position de l'enfant, qu'un accoucheur musculeux a peine à les exécuter.

## I I I.

Toute femme qui a un embonpoint excessif, ne doit point se livrer à la pratique des accouchemens ; par ce défaut, lorsqu'elles restent quelque temps à la même place, elles ne prennent pas facilement des positions commodes, et la femme en couche fait présenter souvent à la sage-femme des postures différentes qui sont nécessaires à la terminaison de l'accouchement ; d'ailleurs, leurs avant-bras trop gros et trop durs, ne peuvent entrer sans douleur dans le sein de la mère. Il faut, au contraire, des avant-bras minces, peu charnus, des mains souples, pour que leur intromission ne soit point dangereuse.

## I V.

Il est indispensable qu'une sage-femme sache lire et écrire, et qu'elle ait l'aptitude nécessaire pour tirer de la lecture des Auteurs et de leur pratique, le fruit que le public doit en attendre. Elles doivent être laborieuses, vigilantes et adroites, le ton grave, le sentiment vif, et beaucoup d'agilité ; la bienfaisance et la compassion doivent toujours présider à leur conduite.

## V.

La douceur, l'honnêteté, le courage sont encore des qualités nécessaires à la sage-femme. Une femme en couche est un être souffrant, inquiet, digne de compassion ; elle est non seulement appelée à la délivrer, par un exercice bien entendu de son art, mais encore à la consoler par sa patience et sa douceur.

## V I.

Les sages-femmes doivent être frugales, sobres et discrètes ; elles doivent savoir se taire sur ce qu'il est à propos qu'on ignore. La chasteté, la pudeur et la décence doivent faire leur partage.

## *De l'origine de la science des Accouchemens.*

Avant de se livrer à l'étude d'un art ou d'une science quelconque, on aime à avoir une idée générale de son origine et de ses progrès. S'il est vrai que la nécessité soit la mère de tous les arts, il n'en est point de plus ancien que celui des accouchemens, et il a sans doute d'abord été pratiqué par des femmes. L'histoire sacrée nous a même transmis le nom de quelques-unes de celles qui exerçoient cette profession chez les Hébreux. Mais dans l'enfance du monde et pendant plusieurs siècles, l'unique talent des sages-femmes a dû se borner à une routine sans principes, plus dangereuse qu'utile dans tous les cas où la nature n'agissoit pas seule. Ce cas, se présentant fréquemment, les accoucheuses les plus intelligentes, les plus hardies, ont dû se faire une réputation, se consacrer à cet état ; et c'est en transmettant le résultat de leurs essais, en formant des élèves, qu'elles ont institué des sages-femmes. Mais leur habileté se trouvant insuffisante pour les accouchemens très-difficiles, il a fallu avoir recours aux hommes versés dans l'étude de l'anatomie, et l'on appela des médecins ; car cette dénomination a été long-temps donnée indistinctement à tous ceux qui exerçoient l'art de guérir. C'est alors que la science des accouchemens se forma, et fit

des progrès aussi sûrs que rapides. Il n'est pas douteux que les Grecs et les Romains n'y aient excellé. La barbarie dans laquelle l'Europe a été plongée près de mille ans, avoit fait perdre la trace et le fruit des travaux des anciens; mais à la renoissance des lettres et des arts dans le 15.e siècle, l'anatomie fut une des sciences vers laquelle se dirigèrent les nouveaux efforts de l'esprit humain; les opérations les plus délicates furent essayées avec succès; l'art des accouchemens se perfectionna par dégrès, et l'on peut croire qu'il est aujourd'hui à un point auquel il seroit difficile d'ajouter des découvertes ou des pratiques de quelque importance. Le célèbre *Astruc* disoit, il y a long-temps; il s'en faut peu que l'art d'accoucher n'ait atteint sa perfection, et que les opérations qu'il faut faire dans l'exercice de cet art, ne soient portées à la certitude géométrique.

## *De l'utilité de la science des Accouchemens.*

La conservation de l'espèce humaine dépend essentiellement de la connoissance parfaite des accouchemens. Cette connoissance est fondée sur trois considérations principales. La première est de laisser agir la nature quand elle travaille bien, et que la position de l'enfant correspond à son intention. La seconde, de l'aider quand elle est foible, et de la redresser quand elle s'écarte. La troisième, enfin, consiste à imiter la nature par l'art, lorsqu'elle est réduite à l'impuissance d'agir. Mais pour bien connoître les ressources de la nature, c'est-à-dire, les moyens qu'elle emploie pour l'opération de l'accouchement, et la manière dont la sage-femme doit se comporter dans les cas où les forces expultrices, la conformation

du bassin, celle de l'enfant et sa position ne correspondroient pas aux vues de la nature, il faut avoir une connoissance parfaite, non seulement de l'anatomie de l'homme, mais encore de celle du bassin de la femme. Les accoucheuses qui travaillent sans nulle idée d'un art qui par là leur devient étranger, qui n'ont pas la connoissance des parties de la mère qui servent à la génération, et de celles de l'enfant sur lesquelles souvent elles sont obligées d'opérer, sont-elles capables de bien diriger leurs mains, et d'éviter dans leurs exercices de fausses routes, dont le résultat seroit l'altération des organes précieux à la vie ? Distingueront-elles les circonstances où elles ne doivent être pendant l'accouchement, que purement spectatrices, et celles où elles sont forcées d'agir comme accoucheuses ? Mais la sage-femme instruite procédera avec connoissance de cause, et deviendra simple imitateur, lorsque la nature marchera sans écart, et accoucheuse en imitant la nature dans ses moyens, lorsqu'elle sera en défaut.

L'homme, dans le sein de la mère, se trouve dans un état bien différent de celui qui suit après sa naissance. Cette différence de manière d'être influe infiniment sur lui, par le nombre et la variété des phénomènes attachés constamment à ce changement de vie. Dans le temps de sa première organisation, il se trouve renfermé hermétiquement dans une poche membraneuse, où il demeure ordinairement esclave pendant neuf mois. Pendant sa captivité, et pendant qu'il se baigne dans une liqueur qui lui est utile, il est nourri sans qu'il s'en apperçoive ; sa tendre et généreuse mère lui fait passer sans interruption sa subsistance. Mais l'enfant ne reste pas longtemps dans cet état, le développement de son corps, celui de la matrice, par rapport à sa cavité, ne lui permettant plus

de rester esclave, il agit à dessein, et d'un commun accord avec sa mère franchit les obstacles qui jusqu'alors s'étoient opposés à sa délivrance. Devenu libre, il ne tarde pas à payer les tributs attachés à son état d'indépendance ; il respire pour la première fois l'air d'une atmosphère nouvelle pour lui ; il tire sa nourriture d'une autre source, et il est obligé de la travailler lui-même par ses organes. L'enfant passe ainsi de la captivité à la lumière du jour, par cette opération connue sous le nom d'accouchement.

---

## *OBSERVATION sur une opération Césarienne, faite par le Citoyen Larrey le 13 fructidor de l'an 8, sur une très-petite femme rachitique, grosse de 10 mois moins 6 jours, prête à descendre dans le tombeau, et sauvée par cette opération.*

LES dangers inséparables de l'opération césarienne, exécutée sur une femme vivante, effrayent trop souvent les accoucheurs les plus expérimentés, et il n'est pas rare de voir périr des mères infortunées, sur lesquelles on n'a pas osé tenter cette opération, quoique bien indiquée. Je crois donc rendre un service à l'humanité, en donnant un nouvel exemple du succès qui vient de couronner mes soins et mes travaux.

*Marguerite Reine*, née à Nîmes, département du Gard, de parens pauvres, eut, quelque temps après sa naissance, une affection rachitique, qui, durant cinq ans, exerça particulière-

ment ses ravages dans les extrémités inférieures ; ne pouvant absolument marcher, elle restoit couchée ou assise. Ayant atteint sa cinquième année, elle fit usage de l'accroissement de ses forces en se traînant sur le derrière, et se portant en avant, en arrière par le secours des mains et du tronc. A dix ans, elle commença à marcher sur les genoux et sur les mains, et peu à peu elle parvint à marcher sur les pieds, mais toujours d'une manière pénible et défectueuse. Cependant, ayant acquis de nouvelles forces, elle se plaça comme domestique ; mais sa constitution ne lui permettant pas de remplir les devoirs de cet état, elle fut bientôt obligée de le quitter et de mendier son pain. C'est dans cette misérable situation, et malgré la difformité et la bisarrerie de sa construction physique, qu'à l'âge de trente-un ans et quelques jours, elle séduisit un jeune homme de quatorze ans, et que l'effet de la première et seule co-habitation fut de la rendre grosse. Je crois devoir consigner ici une description exacte du corps de cette femme.

Taille de 84 centimètres, poitrine très-resserrée dans la partie latérale gauche, une gibbosité à la partie droite, un enfoncement longitudinal dans la partie postérieure, par la déviation considérable de la colonne dorsale en avant, le tronc incliné à gauche, les épaules fort saillantes, le col court, la tête enfoncée dans les épaules, les extrémités supérieures plus longues que dans l'état naturel, celles inférieures, au contraire, plus courtes, la tête applatie par les côtés et fort longue du front à l'occiput, peu de cheveux, les joues ridées et décharnées, la bouche grande, le teint pâle et basané, les hanches très-peu saillantes et distantes de l'une à l'autre depuis l'épine antérieure et supérieure de la crête de l'os des îles jusqu'à celle de l'autre côté, de cinq pouces et demi ;

la droite plus élevée que la gauche, le contour du bassin, depuis l'apophise épineuse de la dernière vertèbre lombaire, jusques au milieu du mont de Vénus, six pouces; l'os sacrum présentoit, au lieu d'une dépression, une convexité contre nature, la région lombaire enfoncée considérablement au-dehors, la simphise du pubis très-aplatie de devant en arrière, le diamètre antero-postérieur du détroit inférieur du bassin, avoit environ un pouce. Le plus grand diamètre de la tête de l'enfant avoit cinq pouces deux lignes, le moyen diamètre quatre pouces une ligne, les deux autres diamètres environ deux pouces et demi.

La grossesse de *Marguerite Reine* fut pénible à tous égards; abandonnée, à cause de sa faute, par les personnes qui auparavant la secouroient habituellement, elle n'eut d'autre ressource que la charité éventuelle des passans, et souffrit souvent la faim et les injures du temps. A la fin de son neuvième mois, elle resta trois jours sans manger faute d'alimens. Au moment où le travail de l'enfantement se déclara, une mendiante lui donna asile, partagea avec elle sa modique subsistance, et lui procura même une sage-femme qui venoit faire une ou deux visites par jour.

Les douleurs s'accrurent, et *Reine* continua de souffrir pendant vingt jours, sans pouvoir accoucher. Alors la sage-femme, persuadée que l'accouchement étoit impossible, et la mort de *Reine* certaine, crut devoir appeler un accoucheur; mais celui-ci, instruit de la situation de cette infortunée, et croyant sans doute qu'on avoit trop attendu, et qu'elle étoit perdue sans ressource, ne jugea pas à propos de se rendre auprès d'elle. *Reine* fut vouée à une mort certaine, et ce ne fut qu'à dix mois moins six jours de sa grossesse, que je fus appelé, après

qu'elle eut reçu les derniers sacremens. Je me fis conduire aussitôt à son misérable asile, où je la trouvai gissante sur une paillasse, ayant ses haillons pour couverture et pour rideaux. Depuis vingt-quatre heures, elle n'avoit rien pris, son pouls étoit petit et concentré, sa figure cadavereuse, la langue sèche, les yeux hagards, le bord de ses lèvres flétri, parlant avec peine, et n'éprouvant point de douleur. J'interrogeai la sage-femme sur la situation du bassin de cette malheureuse; elle me répondit naïvement qu'elle n'avoit ni bassin ni matrice. Je touchai la malade, et j'eus beaucoup de peine à atteindre, avec l'extrémité de mon doigt indicateur, l'orifice de la matrice, dont le diamètre n'excédoit pas celui d'une pièce de douze sous. Je m'assurai, en même temps, de la mauvaise conformation du bassin, sur laquelle l'application du compas à l'extérieur, et par le toucher intérieur, ne me laissèrent plus aucun doute.

Convaincu dès-lors de l'impossibilité physique d'un accouchement naturel, et cependant, que l'enfant étoit vivant, je proposai l'opération césarienne. Mais le peuple, que la curiosité avoit amené et qui remplissoit la chambre, s'y opposa unanimement. Je revins plusieurs fois dans la soirée, et après beaucoup d'efforts pour donner des explications à la portée de tout le monde, sur les avantages de l'opération césarienne, et son indispensable nécessité dans le cas présent; je parvins à convaincre quelques-unes des femmes dont les préjugés, décorés des noms de pitié et d'humanité, mettoient un obstacle, presque invincible, au seul secours que l'humanité pût recevoir, et auquel la malade elle-même ne s'opposoit pas.

Le lendemain, 13 fructidor, à 7 heures du matin, je con-

duisis chez elle plusieurs médecins et chirurgiens qui jugèrent tous que l'opération étoit indispensable, en témoignant cependant la crainte que la malade ne put la supporter jusqu'à la fin.

J'y procédai sur-le-champ, malgré les vociférations et les menaces d'un grand nombre de femmes, qui crioient que je faisois une expérience sur la malade, et que, si elle mouroit entre mes mains, il falloit me traiter comme un assasin. Il est certain que, si j'avois sacrifié les devoirs sacrés de mon état, au soin de ma réputation, je n'aurois pas hasardé une opération dans laquelle il étoit trés-probable que la malade resteroit ; mais la mort inévitable et prochaine de la mére et de l'enfant, l'espoir de les sauver tous les deux, me firent dédaigner hardiment toute autre considération.

Je pratiquai l'ouverture sur la ligne blanche, suivant l'opinion bien fondée du célèbre *Baudelocque* ; l'incision s'étendit à un pouce au-dessus de l'ombilic qui fut partagé, et à trois pouces au-dessus du pubis ; l'ouverture de la matrice étoit proportionnée à celle du ventre. Dès que le sac acqueux fut ouvert, un bras de l'enfant se présenta en dehors. J'allai sur-le-champ chercher les pieds, je les saisis, et sortis dans cette position un gros garçon bien constitué. La section du cordon ombilical étant faite, j'arrachai avec les précautions nécessaires le placenta, qui sortit avec quelques caillots de sang que la matrice contenoit, celle-ci se contracta aussi-tôt. Après avoir enlevé de l'intérieur de la plaie tous les corps étrangers, je fis rentrer quelques anses d'intestin qui s'étoient glissées en dehors pendant l'opération. Je crus prudent de faire trois points de suture à la partie moyenne et supérieure de la solution ; je laissai la partie la plus déclive libre, pour faciliter l'issue des lochies.

L'appareil fut mis, l'opération entièrement terminée dans huit minutes. *Marguerite Reine* ne fut pas plutôt délivrée, qu'elle éprouva un espèce de bien-être, ses forces renaissent, ses sens agités se rassérènent, son pouls se développe, en un mot, on aperçoit en elle le changement subit que produit sur une lampe prête à s'éteindre, la présence d'une nouvelle matière combustible.

Le 13, au soir, l'enfant bien portant et la mère sans fièvre.

Le 14, au matin, la mère se leve et reste une heure et demie sur une chaise, le soir même état, mais avec plus de tranquillité; l'enfant qui a été nommé *César*, ne donne plus lieu à aucune observation particulière.

Le 15, au matin, la chemise de la femme ensanglantée, écoulement des lochies par la plaie que j'avois laissée ouverte exprès, quelques tranchées, point de fièvre.

A midi, l'appareil levé, les bords de la plaie soutenus par des points dans un contract immédiat, exempt de tiraillemens et d'inflammation, le ventre tendre et sensible. J'ordonne des topiques émolliens, des lavemens, et une boisson adoucissante, et anti-phlogistique; le soir le ventre et la plaie dans le même état; cependant de nouvelles lochies, le même traitement est continué.

Le 16, abondance d'urine, la malade pousse deux ou trois selles, point de fièvre, le ventre très-souple, la plaie complétement cicatrisée du côté des points de suture, diminution des lochies, même ordre dans le traitement, et deux heures après midi, la fièvre se manifeste, le sein se gonfle, le ventre devient douloureux.

Continuation des remèdes ordonnés, le soir la fièvre augmente, le sein est plus gros.

Le 17, au matin, la fièvre est moindre, le lait se manifeste au sein, on y présente l'enfant qui cherche en vain à sucer, les mamelons n'offrent point de prise à sa bouche; on applique deux mamelières, le ventre dans son état naturel, suppression des lochies, la plaie inférieure moitié cicatrisée, ouverte de nouveau par l'écartement des lèvres.

Injection faite dans le bas ventre, en cas de quelque épanchement, l'injection sort comme elle étoit entrée; à trois heures point de fièvre. *Reine* demande à manger, mais je le lui refuse, dans la nuit un sommeil de quatre heures.

Le 18, de nouvelles selles, abondance d'urine, ventre souple, plaie totalement cicatrisée, beaucoup de lait au sein, l'enfant présenté de nouveau, mais sans succès; la mère au régime, prenant un bouillon de quatre en quatre heures, elle reste levée pendant quatre heures. Tout annonçoit ainsi un rétablissement aussi prompt que complet, et je commençois à jouir du seul fruit de mes soins, de la douce satisfaction d'avoir arraché deux individus à une mort certaine, et j'en conviendrai franchement, j'étois singulièrement flatté d'avoir réussi dans une opération aussi délicate, et que l'on a rarement occasion de faire. Mais si l'état de la malade à la fin du cinquième jour après l'opération, ne me laisse rien à désirer à cet égard, j'ai à gémir des suites que l'incurie produit presque toujours chez les gens d'un certain ordre. Le 18 au soir, *Reine* mangea malgré ma défense expresse. Dans la nuit une querelle s'élève entr'elle et la pauvre femme qui la logeoit, et qui étoit prise de vin. Celle-ci veut que la malade sorte à l'instant de chez elle, la fait lever, et après l'avoir battue, la conduit dans la rue. Les gémissemens attirent quelques voisins, on la ramène, elle se trouve mal, on lui présente une bou-

teille d'eau-de-vie, elle la saisit, et boit au moins quatre onces de cette liqueur. Elle se couche ainsi que la mendiante qui lui sert de garde, et qui s'endort. *Reine* aimant naturellement l'eau-de-vie, croit bien faire d'en boire une seconde et une troisième fois; elle se lève, et s'empare de la bouteille.

Le 19, au matin, la fièvre s'étoit rallumée. Le visage étoit coloré, des maux de tête se firent sentir pour la première fois. Ce changement m'étonna. Bientôt je fus instruit, en partie, de ce qui s'étoit passé. J'ordonnai les lavemens et une tisanne de tamarin, légérement aiguisée avec le tartre de potasse antimonié. Dans la journée, qui fut très-orageuse, la fièvre augmenta; le soir il y eut un redoublement très-fort, qui fit craindre pour la vie de la malade.

Le 20, au matin, la fièvre continuoit avec force, l'accouchée avoit fréquemment des frissons et des bouffées de chaleur, le ventre étoit cependant, ainsi que l'incision, dans un état naturel, les évacuations ordinaires. L'eau de tamarin et les lavemens furent continués. Le soir le redoublement fut plus fort que celui de la veille, et la malade, pendant que sa compagne dormoit, se leva pour prendre le frais. Le délire la saisit, la garde se réveilla et la fit coucher. Durant la nuit, il survint une forte pluie d'orage. *Reine* rejeta sa couverture, pour profiter de la fraîcheur de l'air. Mais cette dernière imprudence lui fut fatale; il se fit sur-le-champ une répercussion du lait du sein dans la masse du sang, les mameles s'applatirent, disparurent, et cette infortunée expira le 21 du courant, par des causes évidemment étrangères à l'opération qui, peu de jours auparavant, avoit prolongé son existence, et conservé la vie de son enfant qui, aujourd'hui âgé de 3 mois et quelque jours, jouit de la meileure santé.

---